

Prix à gagner, prix à payer

Andrée Fortin

Number 20, October–November 1985

Jeunes écrivain(e)s : Post ou Néo?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20356ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Fortin, A. (1985). Prix à gagner, prix à payer. *Nuit blanche*, (20), 56–61.

Prix à gagner,

De nombreux prix littéraires sont attribués chaque année au Québec de manière à stimuler une activité culturelle qui, en dépit de sa progression, demeure économiquement fragile. L'un d'entre eux, l'Octave-Crémazie, est décerné à l'occasion du Salon international du livre de Québec et vise à attirer l'attention sur le premier recueil de poésie d'un(e) jeune auteur(e). On en entend peu ou pas parler sans doute parce que la poésie n'a pas le retentissement public des autres genres littéraires et sans doute aussi parce qu'un autre prix de la «relève» a une grande incidence: le Robert-Cliche.

Andrée Fortin a réuni les récipiendaires du prix Crémazie depuis ses débuts en 1981 (à l'exception de Michèle Proulx retenue à l'extérieur de Québec au moment de la table ronde): Lili Côté avait 22 ans quand elle a été la première à mériter le prix, elle enseigne dans un cegep et complète son doctorat en littérature; Alain Lessard, étudiant en lettres, a remporté le concours en 1983 à l'âge de 26 ans; Michel Lévesque, lauréat en 1984 à 26 ans, fait une maîtrise en bibliothéconomie en surplus de sa maîtrise en littérature; enfin, Claude Paradis, le gagnant de cette année, a 24 ans et est encore à l'université.

Lili Côté



Nuit Blanche. — Je constate que vous avez tous étudié à l'Université Laval en littérature. Est-ce un hasard?

Lili. — Parce que ça se passe au Salon du Livre de Québec, j'ai l'impression que les profs, ici à Québec, prennent ça plus à coeur...

Claude. — Et puis au point de vue création, Laval est l'université la plus forte.

Lili. — La plus ouverte...

Claude. — Cette année, la majorité des participants au concours venaient de Montréal.

Michel. — C'est la première fois.

N.B. — Un écrivain, un poète, doit-il nécessairement passer par l'université?

Alain. — Moi quand j'ai remporté le prix j'avais laissé l'université parce que je trouvais que je ne pouvais pas écrire là...

Claude. — Moi c'est l'inverse, j'ai écrit parce que je me sentais poussé, par un cours de création. J'ai

prix à payer

PRIX OCTAVE-CRÉMAZIE
La Relève de la poésie québécoise
SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

lâché quasiment tous mes autres cours pour faire ça, j'ai mis tout mon temps là-dessus. Ça me motivait de me faire pousser dans le dos.

Michel. — C'est pas le cadre universitaire qui m'a poussé, c'est plutôt mon directeur de thèse. L'université, pour moi, ne sert absolument à rien.

Alain. — C'est pas motivant.

Claude. — Moi ça m'a aidé. Quand j'y suis arrivé j'avais 20 ans; j'écrivais déjà depuis l'âge de 16 ans sauf que j'avais personne pour critiquer mes textes. À l'université j'ai trouvé quelqu'un pour le faire.

Michel. — Moi mes amis m'aident par leur travail critique.

Claude. — Ils me critiquaient pas, mes amis; c'était beau, c'était Claude, c'était fin... l'université peut te faire débloquer si tu es mal pris.

Lili. — On a besoin d'une espèce de tremplin à un moment donné, de quelqu'un qui va croire en nous; si c'est un prof, tant mieux, si c'est ta mère, OK; si c'est tes amis, OK; tout ce monde-là c'est encore mieux. Moi ce que Jean-Noël Pontbriand m'a donné comme tremplin, c'est le dépliant du concours. Il restait trois semaines, ça prenait 50 textes, il m'en restait 13 à écrire. Je les ai écrits, j'ai mis le paquet; j'ai soumis mes affaires sans les faire lire, sans correction ni approbation. Ce que j'ai appréhenti, c'est qu'il me mette au courant, c'est tout ce dont j'avais besoin. C'était une marque de confiance, d'intérêt.

Concourir pour publier

N.B. — *Mais pourquoi au fond, participe-t-on à un concours? Pour gagner? Qu'est-ce que cela représentait pour vous?*

Claude. — J'ai participé deux fois, la première parce que j'avais hâte de voir ce qu'on penserait de mes textes. À l'époque, je pensais être bon pour gagner... j'ai pas gagné. Cette année, on m'a poussé dans le dos pour que je participe. Un deuxième échec, ça ne me tentait pas de vivre ça. Ce sont les gens à l'université qui m'ont fortement suggéré de participer. Mon manuscrit était prêt, ça a bien tombé.

Lili. — Si j'avais su que je n'avais aucune chance, je n'aurais pas participé. Je savais que ce que je faisais depuis un certain temps méritait de se faire tester. J'avais envie que ce soit par un jury que je ne connaissais pas, c'était un défi personnel... J'étais sûre de mon coup.

Michel. — Je savais que mes textes étaient prêts, je ne dis pas pour gagner, mais pour être publiés. Je les ai envoyés parce que là on m'assurait une publication; j'allais pas avoir à chercher à gauche et à droite... aussi, j'avais un ami qui me poussait, Denis Payette, qui a gagné deux fois le deuxième prix! Il me disait «Envoie, envoie!» alors je l'ai fait avec le sentiment que c'était prêt, et peu m'importait si c'était le premier, le deuxième ou le troisième prix.

Claude. — Pas moi, j'aurais aimé mieux être déclassé qu'être deuxième.

Lili. — Finalement, ce qui est intéressant, c'est de pouvoir publier.

Michel. — On pratique un genre difficile: la poésie. Pour moi l'important, c'est que des gens me lisent.

Alain. — J'ai participé pour publier.

N.B. — *Pourquoi ne pas avoir essayé de publier ailleurs, dans des revues de poésie?*

Michel. — J'avais envoyé des textes aux revues, on me refusait. Si t'es pas dans tel style, on te refuse... ça fait que tu prends un autre chemin pour arriver à la publication.

Lili. — Je pense que c'est un très bon chemin et après, ça peut nous ouvrir des portes pour une autre publication, une job ou autre chose.

N.B. — *Eh bien parlons-en de cette publication. Tirage? Marketing?*

Claude. — Maintenant chez Leméac, toutes les poésies ont un tirage de 1000. Ce sont les seuls au Québec qui tirent à 1000 pour la poésie.

Michel. — C'est énorme pour de la poésie. S'ils faisaient du marketing ça irait peut-être mieux, mais ils n'en font pas, même lors de la remise du prix. ▀

Lili. — C'est le prix Robert-Cliche qui prend tout le paquet. Moi j'étais frustrée. Je comprends que le Robert-Cliche a plus d'envergure, mais la poésie, par ceux-là mêmes qui veulent la promouvoir, est écrasée.

Claude. — Pourquoi dis-tu que le Robert-Cliche a plus d'envergure?

Lili. — Parce que c'est du roman.

Michel. — C'est plus critiqué, c'est plus populaire.

Lili. — Mais pourquoi a-t-on instauré ce prix-là? Pour faire croire au monde que la poésie peut avoir une place? Je pense que ça devrait rester, mais que les gens qui s'en occupent devraient s'en occuper mieux.

Claude. — Si on leur suggérait de participer nous-mêmes à l'organisation du prochain...

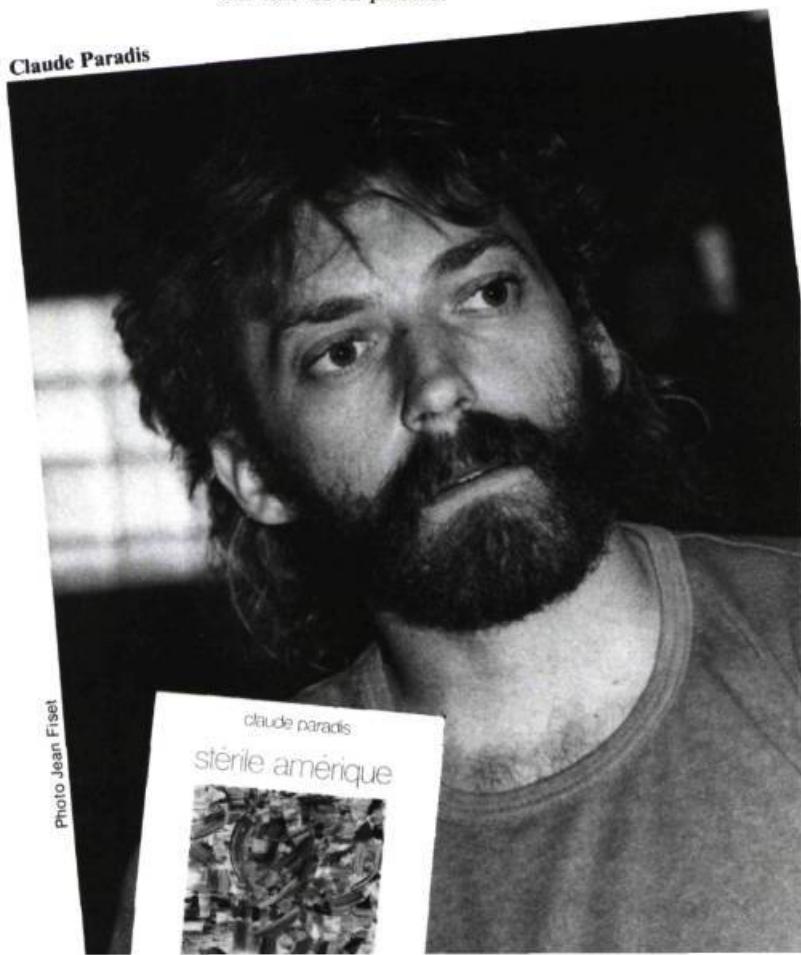
Lili. — On leur ferait un gros party...

Claude. — On a de l'intérêt pour le prix et pour la poésie, eux, du Salon du Livre, n'en ont pas...

Lili. — Écris ça: les lauréats ont envie de s'impliquer!

Michel. — Ils ne nous ont jamais demandé de revenir l'année suivante, jamais on n'a été invités aux autres lancements. On est très intéressés. On écrit, on fait de la poésie.

Claude Paradis



Puis gagner

N.B. — Et qu'est-ce que cela vous a apporté de gagner ce prix?

Lili. — Ça m'a donné confiance, le goût de faire des choses, l'énergie pour continuer. Tout de suite après je me suis inscrite à la maîtrise, ma thèse je l'ai faite vite et bien... Concernant mon travail ça m'a aidé beaucoup; à la suite du prix, on m'a donné un cours à l'université. Là, j'enseigne au cegep. Quand on me présente, c'est tout le temps «Elle a gagné un prix». Ça peut me tanner à la rigueur, mais c'est utile.

Michel. — Moi, ça m'a apporté la crainte de réécrire, parce qu'avec le prix sortent les critiques. Et lorsque tu réécrites, tu te dis, bon, je vais faire ça comme ça parce qu'untel a aimé ou pas aimé ça. C'est peut-être pourquoi j'ai peu écrit depuis.

Lili. — Quand vous avez écrit votre manuscrit, pensiez-vous à plaire au jury?

Michel. — Moi, tout était déjà écrit...

Lili. — Mais pensais-tu écrire pour que ça «pogne»?

Claude. — Ah oui! C'est un produit.

Lili. — Moi j'y ai pensé beaucoup. Après, quand je me suis mise à écrire ma thèse de maîtrise en création, je me suis foutu complètement de ça. J'ai simplifié mon écriture, j'ai laissé faire les formes, j'ai laissé faire le vocabulaire.

Michel. — Pour revenir à ce que le prix nous a apporté... moi j'ai bifurqué, je suis rendu en bibliothéconomie. Ça m'aide en bibliothéconomie, c'est tout dire!

Alain. — Au point de vue monétaire en tout cas, ça m'a rien apporté.

Lili. — Je n'ai pas reçu un traître sou en droits d'auteur depuis cinq ans, mais ça c'est ma faute, j'aurais dû appeler, m'en occuper.

Michel. — Je n'ai rien reçu non plus.

N.B. — Aviez-vous signé des contrats?

Michel. — Cinq ou six mois après...

Claude. — Pas encore.

Michel. — Je reconnais à Leméac une chose, c'est de publier le recueil. Si on n'avait pas Leméac, qui...?

Lili. — Le Noroît, ce serait merveilleux...

Claude. — Pas d'accord. J'aime pas le Noroît: on les voit jamais.

Alain. — Il ne faut pas rêver que ce soit un autre éditeur qui s'occupe du prix. Quand il a été créé, c'est le seul éditeur qui a accepté...

Michel. — ... et qui a les reins assez solides pour le faire.

Lili. — Ce sont les livres de cuisine de Jehanne Benoit qui nous payent ça.

Claude. — ... et Michel Tremblay...

Lili. — Je pense que le prix m'a été très utile. Je me suis mis dans la tête que je vieillirais avec, qu'il me permettrait de faire un bout. Moi mon problème, c'était d'avoir l'air jeune... et de l'être, et puis de ne pas avoir de crédibilité dans le travail et l'écriture. D'ailleurs c'est la raison pour laquelle je suis dès le mois suivant entrée dans l'Union des écrivains. Ça m'a fait mûrir.

Claude. — Tu es la plus jeune à avoir gagné...

L'avenir

N.B. — *Quels sont vos projets d'écriture actuelle?*

Claude. — J'écris encore de la poésie, j'aimerais faire un autre recueil, mais là je prépare des chansons, je vais les envoyer à Offenbach. C'est une musique que j'aime, mais je trouve qu'ils ont besoin de parolier... et ça serait peut-être plus rentable monétairement. Commencer un roman, j'aimerais ça; là j'ai une page de faite...

Michel. — Moi, c'est plutôt ça. Je suis un gros lecteur de romans, plus que de poésie. Mais présentement, c'est encore de la poésie que j'écris.

Alain. — Moi aussi les autres genres m'intéressent. J'ai fait un roman. On verra. Je ne connais pas tellement la nouvelle, mais je trouve que c'est un genre intéressant et qui a de l'avenir.

N.B. — *Et la poésie, en fais-tu encore?*

Alain. — Presque plus. Idée d'essayer autre chose. Je ne dis pas que je n'y reviendrai pas.

Lili. — Je suis en train de faire un recueil de nouvelles, c'est presque fini. Je viens de finir ma scolarité de doctorat, je fais une thèse sur le roman par lettres, le genre épistolaire. J'achève aussi un roman par lettres. Mais je n'ai pas beaucoup de temps... je suis devenue adulte, je travaille.

Claude. — Moi ça me plaît pas d'écrire de la fiction. Roman, nouvelle, je trippe pas, c'est pas la même émotion qu'écrire de la poésie.

Lili. — Il faut que tu sortes de toi-même pour écrire un roman.

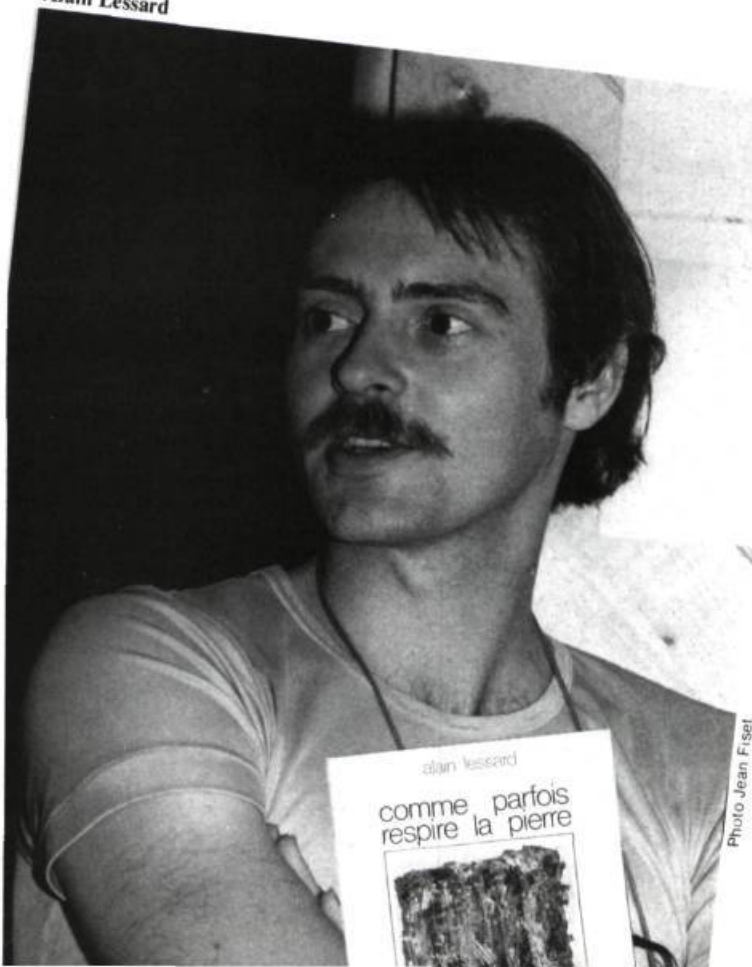
Claude. — La poésie, c'est l'inverse, il faut que tu rentres en toi.

Lili. — La lettre m'a plu tout de suite parce que c'est une communication directe, presque du langage parlé, et puis ça peut être très poétique. Ce qui m'a donné le goût de faire ça, c'est un texte de Miron dans *L'homme rapaillé*: «Je t'écris pour te dire que je t'aime / que tout finira dans tes bras amarré...» C'est une lettre, mais c'est un poème. La poésie, la lettre, le roman par lettres, tout ça va ensemble pour moi...

Michel. — Si je me dirige vers le roman, ça va être un roman très poétique...

Lili. — Notre souffle s'étire. Peut-être qu'Octave-Crémazie nous a donné du souffle. J'écrivais de la poésie parce que ça me rassurait, j'avais pas besoin d'avoir un long souffle. C'était une écriture plus jeune, plus puérile. Maintenant, j'ai plus de patience, plus de persévérance dans mon travail. ♦

Alain Lessard



Michel. — Oui, mais il y a la question du temps. Là je travaille. Concilier le temps de lecture, d'écriture, les amis, la famille, les exercices physiques, etc...

Lili. — Étudiant, c'était le meilleur moment. Quand tu étudies en littérature, tu lis beaucoup, cinq-six livres par semaine. Si j'en lis un par deux semaines, c'est beau. Je me rappelle avoir trippé sur Desnos, Éluard, plein de choses qui donnent le goût d'écrire. Si l'université a été importante pour moi, c'est qu'elle me donnait le temps de lire et d'écrire.

Affaire de génération

N.B. — *Lili parlait de Miron, Éluard... comment vous situez-vous par rapport aux générations précédentes, à l'Hexagone, aux Herbes rouges?*

Claude. — On est plus individualistes qu'eux.

Michel. — Moi j'ai pas été un lecteur de la génération des Herbes rouges ou de la Barre du Jour mais de la précédente: Fernand Ouellette, Paul-Marie Lapointe...

Lili. — C'est ma gang, moi aussi...

Alain. — Tous les profs à l'université sont de la génération de l'Hexagone.

Claude. — Moi mes influences, ce sont les deux, l'Hexagone, puis la gang à Francoeur.

Lili. — Moi, mon recueil est fidèle à moi, mais c'est pas ce que j'aurais fait si j'avais décidé de publier ailleurs. Je voulais gagner le premier prix et rien d'autre. J'ai dit, «je vais faire ce qu'ils veulent». Je me suis mise à lire Nicole Brossard... J'ai mis le paquet.

Michel. — Lili! Comment peux-tu faire ça?

Lili. — J'ai été fidèle à moi-même, j'ai écrit ce que je pensais, mais j'ai choisi ma forme. Je peux pas être rocker parce que je suis une fille et que j'ai pas le look, mais je l'aurais été comme Claude et comme cette gang-là... je suis sûre que je l'aurais été. Ça répond à quelque chose. Ça me tente pas d'écrire parce que je trouve ça beau et que c'est un bel acte existentiel... Il faut que tu fasses un pas vers les gens qui vont te lire.

Claude. — C'est une mode, faut suivre la mode, c'est pareil en musique et en peinture.

Michel. — Si t'as pas joué sur ces modes-là, après t'es «pogné»...

Alain. — Il y a une espèce de retour. Les Herbes rouges, le «formalisme», c'est passé de mode. Il y a plus de personnel qui rentre dans les textes. On essaie de se démarquer de ces mouvements qui sont toujours présents au niveau des textes, des individus, des revues. On essaie d'en prendre un petit peu dans chacun, puis d'en faire un produit personnel.

Lili. — Moi ce qui s'est fait depuis 10 ans, ça ne m'a pas intéressée plus que ça, sauf François Charron qui m'a passionnée par sa simplicité, sa sensibilité et son intelligence. Mais ce qui me reste des autres courants, c'est justement l'Hexagone. Le reste, on dirait que je suis passée par-dessus.

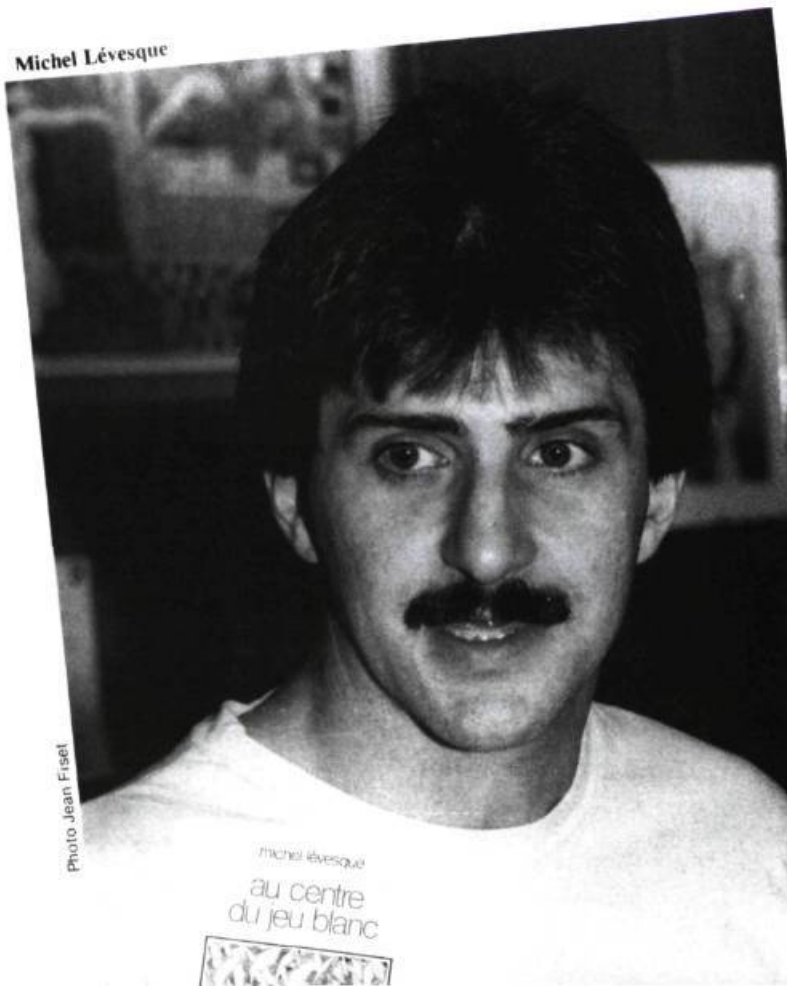
Michel. — Je ne sais pas si c'est l'université, pour moi c'est à peu près la même chose. Je suis encore très près de l'Hexagone... mais j'essaie de m'en démarquer, de la poésie comme des individus. À un moment donné tu ne lis plus un texte, tu lis un individu. C'est très dangereux.

Claude. — On essaie de faire avec la poésie ce qui se fait dans la musique...

Michel. — De ce temps-ci, je lis Denise Desautels.

Claude. — Je lis René Char. Je le lis parce que c'est quelqu'un à découvrir, mais je l'aime pas.

Michel Lévesque



Lili. — Moi aussi je lis beaucoup de Français. J'aime beaucoup Desnos. Éluard c'est mon meilleur.

Claude. — Éluard, ça me fait capoter.

Lili. — Depuis 15 ans, c'est trop travaillé, trop structuré, trop sculpté, pas assez simple.

Claude. — Beausoleil, je l'aime bien, mais c'est trop travaillé, trop formaliste.

Lili. — Quand on dit que le mot *rivière* est dépassé, ça commence à faire dur. L'amour et la liberté, c'est plus à la mode; l'amour c'est québécois. Raoul Duguay nous a écoeurés avec ça. Même chose pour la liberté: Vigneault, Leclerc pis toute la gang nous ont écoeurés avec ça. Qu'est-ce qui nous reste? De quoi on peut parler sans se faire dire que c'est dépassé? À l'époque de l'Hexagone, tout ça était permis. Vérité, liberté, amour, paix, pays, nature, tout! Maintenant c'est granola la nature...

Michel. — L'autre problème, c'est qu'il faut innover. Quand tu sors un recueil, il faut que ça soit différent et neuf, que ça ne se soit jamais fait au Québec.

Lili. — La seule façon d'être neuve c'est d'être soi. Moi je suis neuve... Je vais commencer mon prochain recueil en disant «Je suis neuve»!

Michel. — Je pense qu'au Québec, certains poètes devraient arrêter de se regarder le nombril.

Claude. — C'est une question de marketing, je pense. Comme ça ne se vend pas, ils essaient de vendre les personnages.

Michel. — C'est la poésie-spectacle.

Lili. — Les éditeurs, les responsables de revues littéraires, qu'ils mettent donc le paquet pour la mettre au monde, la poésie! Ça pourrait se faire à peu de frais: organiser des manifestations, des soirées. Qu'on mette le paquet sur le marketing et je suis certaine qu'avec la poésie que les jeunes font aujourd'hui, que nous autres on fait et que les plus jeunes vont faire, on va toucher les gens, plus que la poésie formaliste et hermétique qui se faisait il y a 15 ans! La poésie actuelle parle de choses quotidiennes; *je t'aime*, ça s'écrit, même si pendant les 15 dernières années c'était défendu... La poésie formaliste n'a pas été bonne pour le marketing de la poésie...

Michel. — J'ai l'impression qu'on s'en va vers l'individualisme.

Lili. — Moi, c'est ma vie qui m'influence...

Claude. — C'est une question de préoccupations. Dans les années 60 il y avait une préoccupation pre-

mière qui était le Québec, dans les années 70-75 ça avait l'air d'être l'écriture, là c'est autre chose. Moi dans mon livre c'était l'Amérique, c'était moi comme Américain.

Lili. — On revient aux valeurs de base: l'amour, l'amitié.

Claude. — Notre vie nous influence... et notre vie collective n'existe quasiment plus au Québec. On en souffre, je pense.

Michel. — Moi je n'ai jamais été collectif.

Lili. — Moi non plus, mais ça m'a fait vibrer jusqu'à un certain point.

N.B. — *Le fait que vous étiez tous à Québec au moment où vous avez gagné, est-ce que ça ne vous place pas hors circuit, hors du «monde littéraire» montréalais? Il n'y a plus de revue de poésie à Québec...*

Claude. — C'est motivant qu'il n'y en ait pas. Ça me donne envie d'en créer une.

Michel. — Moi aussi j'envisagerais bien plus d'en partir une... ■

Propos recueillis par Andrée Fortin

Michèle Proulx



Bibliographie

Lili Côté. *Ellipse en mémoire*. Montréal, Leméac, 1980, 4.94 \$.

Michèle Proulx. *Le cri durable*. Montréal, Leméac, 1981, 5,95 \$.

Alain Lessard. *Comme parfois respire la pierre*. Montréal, Leméac, 1983, 6.95 \$.

Michel Lévesque. *Au centre du jeu blanc*. Montréal, Leméac, 1984, 7.95 \$.

Claude Paradis. *Stérile Amérique*. Montréal, Leméac, 1985, 7,95 \$.